

Avant la conclusion, une histoire d'amour

*Belle et géopolitique,
entre le comte de Marcellus et une certaine Vénus
de Milo...*

Ah, le comte de Marcellus ! Outre le fait qu'il est le traducteur des *Dionysiaques* (le texte de Nonnos dont nous avons cité précédemment des extraits), Marie-Louis Jean André Charles de Martin du Tyrac de Marcellus, dit Lodoïs, qui signait « comte » mais qui n'était que « vicomte », fut aussi celui à qui nous devons d'avoir au Louvre la *Vénus de Milo*.

L'histoire est romanesque. Un paysan grec découvre la statue par hasard, le 8 avril 1820, dans un champ, en deux morceaux, et un élève de la marine française en escale dans cette île des Cyclades, qui voit l'œuvre tout juste sortie de terre, avertit les autorités. L'explorateur Jules Dumont d'Urville, à l'époque simple enseigne de vaisseau, et présent sur l'île, fait une esquisse du buste. Des courriers sont échangés entre l'agence consulaire de Milo, le consulat général de Smyrne et l'ambassade de France auprès de la Sublime Porte, à laquelle il est proposé d'acquérir le marbre au profit du Musée royal. Bref, de l'acheter au paysan. Parti pour

Constantinople, Dumont d'Urville montre son dessin au vicomte de Marcellus, secrétaire d'ambassade. « Je [la] nommais Vénus même avant de l'avoir vue », note Marcellus dans ses *Souvenirs de l'Orient*, parus en 1839, où il confie aussi sa « faiblesse paternelle pour [s]on idole », « la plus belle statue antique qui soit en France ».

Il obtient de l'ambassadeur de France, le marquis de Rivière, de pouvoir « pousser une bordée » jusqu'à Milo, où il arrive le 23 mai à bord de la goélette *L'Estafette*. Mais la mer Égée, alors, est sous domination ottomane, et Marcellus apprend que la Vénus a déjà été vendue par le paysan à un personnage puissant, un certain Morousi, drogman du capitain-pacha (le grand amiral de la flotte ottomane). Un prêtre orthodoxe, voulant s'attirer ses bonnes grâces, a fait le nécessaire. La statue est même sur le point de quitter l'île à bord d'un brick grec sous pavillon turc.

Marcellus passe à l'action : il réunit tous les dignitaires de l'île et tente de monter à bord du bateau avec quelques officiers français pour aller voir la Vénus, mais essuie les menaces du capitaine, un Albanais, qui les fait mettre en joue. Alors il convoque les Grecs, les effraie en leur montrant ses lettres de recommandation, les amadoue en leur disant « l'aversion des Turcs pour les représentations humaines, et surtout pour ces idoles mutilées », et négocie avec eux. Il propose 836 piastres (500 francs de l'époque) contre les 718 promis par le prêtre, leur fait signer un accord, et écrit à l'ambassadeur pour le prier de les protéger « s'ils venaient à être inquiétés pour [s]a transaction avec eux ».

La Vénus change de bateau. Il la voit enfin. « Sa vue me dédommagea de tous mes ennuis », écrit-il. Mieux, il la rebaptise Anadyomène, « sortie de l'onde », puisqu'il l'a arrachée « en quelque sorte à la mer » et, tout à son enthousiasme, il lui récite des vers d'Homère.

L'Estafette met les voiles, avec quelques autres antiquités, dont quatre Hermès, en direction de Smyrne. De Smyrne, le consul général de France écrit à l'ambassadeur à Constantinople le 31 mai : « C'est une véritable fortune et qui fera plus d'honneur à votre Excellence que les marbres du Parthénon n'en ont fait à lord Elgin¹. » Lord Elgin, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, est l'homme qui a transféré à Londres les célèbres frises du Parthénon que la Grèce réclame encore au British Museum. Il paraît d'ailleurs que les Anglais étaient aussi sur le coup de la *Vénus de Milo*, et que l'une de leurs corvettes, venue de Malte, s'est rendue sur l'île avec l'intention de s'en emparer. Trop tard.

Et vogue *L'Estafette*... Marcellus raconte que pendant le trajet, de temps en temps, il descend voir la statue. Ses mots laissent tout imaginer : « Chaque fois que j'allais rendre hommage à ma statue, et qu'on entrouvrait en ma faveur les voiles grossiers qui la cachaient à tous les yeux, je sentais mon admiration s'accroître. »

Son admiration s'accrut-elle jusqu'à se changer en cette perversion érotique peu connue qu'on appelle l'agalmatophilie, soit l'« amour des statues » (du grec

1. Ce document figure dans la « Lettre de Melchior de Vogüé sur la découverte de la *Vénus de Milo*, 9 mai 1874 », dans les comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, séance du 29 mai 1874.

agalma, « statue », « image » et *philia*, « amour ») ? Il ne nous le dit pas. Mais il nous confie qu'il appelle sa Vénus « ma conquête » et la fait voyager à Rhodes, à Alexandrie, où il la montre à tout le monde. Quand le drogman, furieux de s'être fait doubler, arrive à Milo, il châtie les dignitaires grecs. Surtout que de mauvais esprits lui ont dit qu'ils se sont vus offrir 9 000 piastres. Il leur en prend 7 000 pour se dédommager et leur fait donner le fouet.

Les Français jurent qu'ils rembourseront, chose faite par l'ambassadeur de France à Constantinople. Le 1^{er} mars 1821, ce dernier remet la Vénus à Louis XVIII, qui l'envoie au Louvre. Dans ses *Souvenirs de l'Orient*, Marcellus écrit qu'il rêve de « l'arracher peut-être à cette obscurité où elle vit sous les voûtes froides et sombres » et qu'il réclame pour elle « un rayon de ce soleil qui vit son enfance et illumina sa beauté ».

Marcellus a rejoint sa Vénus : son portrait dessiné par Ingres fait désormais partie des collections du Louvre.

On apprend dans un article de *La Revue de Paris*, publié en 1843, que les bras de la Vénus ont été retrouvés un peu plus tard et expédiés par l'agent consulaire français à Milo à un certain M. Bedford, négociant à Marseille. On les attend toujours.

Quant à Morousi, sa tête finit accrochée à la porte du palais du sultan Mahmoud.